



HAL
open science

La psychanalyse, chemin des lumières ?

Michel Fennetaux

► **To cite this version:**

Michel Fennetaux. La psychanalyse, chemin des lumières ?. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1990, 5, pp.25-30. hal-03401894

HAL Id: hal-03401894

<https://hal.science/hal-03401894>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PSYCHANALYSE, CHEMIN DES LUMIERES ?

Michel Fennetaux

Vers les années soixante-cinq, on se pressait au séminaire de Jacques Lacan avec la conviction - justifiée - d'assister au réveil du discours de Freud : non seulement il y poursuivait le travail de subversion de la psychologie de la conscience (ce qu'on a pu appeler la «révolution copernicienne» de Freud), mais, par sa référence de plus en plus marquée à la topologie, il radicalisait la critique de l'espace de la représentation hérité de Descartes et de Newton, que Freud avait menée en grande partie à son insu. Et, grâce à ses mathèmes, ses graphes, ses références topologiques, lui qui poussait Freud dans ses conséquences, il paraissait à même d'accomplir le pari que ce dernier avait osé engager lorsqu'il avait fait matière précieuse des scories de la vie psychique (songes, lapsus, etc.) : assurer une transmission sans reste de l'expérience de l'inconscient.

Lacan, pourtant, ne s'est jamais départi d'une «in-quiétude» de fond sur cette possibilité : par exemple, il tempère l'ardeur de ses élèves en leur lançant dès la première leçon de son séminaire explicitement consacré aux *fondements de la psychanalyse*⁽¹⁾ que la *praxis* analytique se situe probablement entre science ... et religion ; et, au terme de sa réflexion de l'année, loin de trancher pour les Lumières, il relance le débat en radicalisant l'expression de sa perplexité : «*Quel est l'ordre de vérité que notre praxis engendre ?*» et en poursuivant crescendo : «*comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ?*» Sic !

Scientifier la psychanalyse ?

Scientifier la psychanalyse, est-ce possible ? Et, si ce l'est, cela doit-il être ? Le débat ne date pas d'aujourd'hui mais, considéré dans son actualité, il est à mille lieues d'un débat d'académie car, par des voies diverses, il nous confronte à la question la plus brûlante du dernier demi-siècle : *rien de moins que la survie de l'homme comme sujet de désir.*

De fait, la psychanalyse ne peut ni ne doit se vouloir science. Il est en effet

immédiatement clair qu'elle courrait au devant du risque de perdre totalement le sens de son expérience, si elle s'efforçait de satisfaire aux réquisitions épistémologiques constitutives des sciences : la singularité [au sens d'Aristote] et l'évanescence de l'énonciation subjectivante excluent l'itérativité de l'expérience, qui ouvre sur la production d'énoncés à valeur universelle, fût-ce provisoirement ; quant au transfert, sans lequel il n'y a pas d'analyse, il s'oppose à l'objectivité des méthodes par quoi le chercheur tâche, quant à lui, de neutraliser les interactions entre sujet et objet.

Mais, plus avant, c'est dans les démarches les plus fondamentales de la connaissance scientifique - ici donc, je ne limite plus ma critique aux seules sciences expérimentales - qu'il convient de repérer la racine de la mutuelle exclusion de la psychanalyse et des sciences. En effet, ces dernières ont en commun deux présupposés fondateurs qui en font des *pensées sphériques*. Le premier, consiste en ceci que, depuis Descartes, le vrai se définissant comme accord de la pensée avec elle-même, les représentations que les sciences peuvent produire tirent leur éventuelle légitimité du fait qu'elles sont cohérentes avec les représentations déjà admises comme valables - d'où les impasses et les crises épistémologiques qui secouent de temps à autre les sciences. Quant au second, il pose que seul est connaissable ce qui est susceptible d'être appréhendé comme «phénomène» ou «objet» : toutes notions qui supposent l'intervention subreptice de paradigmes expérimentaux, mais aussi éthiques et même métaphysiques⁽²⁾, qui, certes, varient d'une région des sciences à l'autre, mais coopèrent tous à produire ce forçage de l'étant que constitue un «phénomène» ou «objet» et à entretenir l'illusion de leur réalité en quelque sorte substantiale, alors qu'il sont des constructions, d'où ne peuvent provenir que des confirmations du bien-fondé de la réduction initiale. On voit aisément que ces deux présupposés sont étroitement complémentaires : tout est donc en place pour que, croyant s'avancer droit devant elles, les sciences remettent sans cesse leurs pas dans leurs pas.

Il n'est pourtant pas niable que l'invention freudienne suppose le préalable du sujet cartésien de la science. En effet, la quête que Descartes mène dans les *Méditations* sur la trace d'une vérité première, qui servira de point d'ancrage à la chaîne des raisons et de modèle d'identification des idées vraies (idées claires et distinctes), passe par la critique et la mise entre parenthèses (epochè) des certitudes immédiates de la conscience : le sujet psychologique est débouté de la place centrale qu'il croit occuper, sans pour autant que s'effondre l'ordre de la connaissance ; au contraire, le *cogito* qui surgit au terme de l'opération du «doute hyperbolique» donne à la connaissance une assise irréfragable et dans le *Traité des Passions de l'âme*, Descartes entreprendra d'expliquer par l'union de l'âme et du corps la formation des «passions», c'est-à-dire de ce qu'à la suite

de Lacan, on désigne comme «l'imaginaire», car il faut bien rendre compte du fait que la substance pensante, en dépit de son éminence, est offusquée au point qu'il faille recourir, pour en retrouver la trace, à un exercice spirituel dont les deux premières méditations disent clairement la peine qu'il requiert. En même façon, l'invention freudienne, passant outre aux protestations de la conscience, découvre dans l'ombilic du rêve la trace d'un sujet - le sujet de l'inconscient - qui manifeste l'illusion du sujet psychologique et l'obscurité profonde qu'il y a dans la moindre de ses certitudes, à charge pour la psychanalyse d'expliquer, à son tour, la genèse et la consistance de l'imaginaire.

Mais parvenu au *cogito*, Descartes ne voit ou n'ose voir qu'une partie des implications de sa découverte : le *cogito*, qui est l'acte par lequel s'indique que «*je suis cette chose dont toute l'essence est de penser*», établit donc que, dans la science - Descartes, quant à lui, s'en tient là -, la vérité procède d'une source purement subjective, c'est-à-dire qu'il n'y a *pas de garant de l'énoncé hors de l'énonciation*. Sans doute horrifié par cette dernière conclusion, Descartes ne franchit pas le pas qu'elle implique : il se hâte de refermer les choses en désignant cette source comme «substance», alors qu'il était au bord d'une découverte vertigineuse - que son temps ne lui permettait probablement pas de faire : celle du sujet de l'énonciation comme abîme. Lacan délivre la présence de cette vue dans plusieurs intuitions de Freud (cf. le rêve de l'injection faite à Irma). En d'autres termes, si l'énonciation a sa source dans le sujet, celui-ci est sans fond : c'est un trou.

Vers l'arraisonnement du "parlêtre"

Si l'énonciation sort d'un trou et si ce trou n'a pas de fond, alors la vérité, celle du sujet comme celle de la science, fuit de toutes parts : il n'y a pas de garant, pas d'arrêt, pas de maîtrise de l'énonciation, ni du côté d'un «fondement» ni du côté de ses conséquences. Le discours psychanalytique se déploie donc dans un envers de la Raison et de la Lumière. Faute de reconnaître leur antipathie, leur caractère énantiomorphe, on fiance deux modes de pensée dont l'un n'a que haine pour ce dont l'autre a précisément souci. C'est pourquoi à la pensée sphérique, qui se retrouve identiquement dans toutes les sciences, s'oppose, trait pour trait, l'abord psychanalytique de cet étant qu'est le «parlêtre»⁽³⁾, abord qui est fait, lui, d'une installation de l'écoute au plus près de ce qui s'offre à la récolte dans la parole.

Poursuivre le rêve de scientifier la psychanalyse est déjà, par soi-même, une faute contre l'esprit, mais cela va beaucoup plus loin, car cela relève d'une *folie du Même* et des périls qui y sont attachés. Alors que la psychanalyse reconnaît la valeur éthique de l'angoisse, la postérité cartésienne a donné naissance à des

pensées de certitude, heureuses d'elles-mêmes et, par conséquent, dangereuses.

Un modèle unique de pensée est en effet sur le point de prévaloir : il se caractérise par l'exacte réciprocité du savoir théorique et du pouvoir technique et se déploie dans une «*Weltanschauung*» qui épouvanterait Archimède, puisqu'elle y voit la garantie de sa légitimité. Deux propositions, dans lesquelles tonitruent le sophisme, la résument entièrement : «je sais parce que je peux» et «je peux parce que je sais». Technoscience, tel est le nom de cette cosmologie sans extérieur : totalitaire dans son essence, elle hait tout ce dont «l'ek-sistance»⁽⁴⁾ met en échec le monadisme de sa «pensée», qui gagne du terrain depuis Descartes et se rencontre dans l'enfermement et la médicalisation de la folie comme dans le saccage de l'immense richesse culturelle de l'humanité «grâce» à l'extension planétaire du modèle occidental.

Nous avons à être particulièrement vigilants dans le domaine des biotechniques, car celles-ci mettent d'ores et déjà à la disposition des hommes et des femmes d'immenses pouvoirs (pilule abortive, hormones de fertilité, locations d'utérus, cryo-conservation du sperme, fécondation *in vitro*, etc.) qui brouillent les cartes du désir, parce qu'ils facilitent la prise au sérieux de souhaits et certitudes du Moi, où l'on se permet de lire l'expression directe du désir - comme si Freud n'avait pas opéré la révolution copernicienne de la psychologie ; et parce qu'ils permettent de passer outre à la signification de certains symptômes (stérilité, impuissance) ou même d'inscrire le fantasme dans le Réel, comme le montre l'exemple de ce couple d'homosexuelles qui s'est fait fabriquer l'enfant impossible par des géniteurs complaisants. Nul doute : nous en sommes seulement aux premiers balbutiements, mais les biopouvoirs ont déjà commencé d'investir le «parlêtre», puisqu'ils permettent de faire totalement fi de la dimension du désir et encouragent de très graves confusions entre les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

De façon tout à fait générale, les techno-savoirs s'accommodent mal des obscurités et des méandres du «parlêtre», dont la parole ne parle pas le langage qui leur convient. Elle exige en effet un langage transparent, clair, univoque : cela s'appelle le «langage» informatique - lequel suppose l'exclusion de la parole, qui, en tant qu'elle témoigne d'une position subjective, est nécessairement toujours marquée au sceau de la singularité, c'est-à-dire toujours prise dans une relation aux signifiants des autres. Les techno-savoirs, au contraire, induisent un renversement tendanciel du rapport nourricier du «parlêtre» au langage, à savoir «l'arrondissement» de la parole et donc du «parlêtre» lui-même. Suite à quoi, il semble que l'on puisse légitimement craindre que celui-ci tende à devenir obsolète et même importun.

En fin de compte, et contre toute attente, on est contraint de se demander si

la Raison raisonnante, celle de Descartes notamment, ne trouve pas sa place, bien malgré elle, dans la lointaine généalogie de la «pensée» qui préside aux ségrégations, puis, pour finir, aux génocides des corps et des esprits ; si, d'aventure, la sagesse de cette Raison ne s'est pas muée en folie de cette même Raison, au point de pouvoir être associée à la production de ce plan concerté que fut la «solution finale», au service duquel ont été mises les techniques les plus rationnellement efficaces dont on disposait. Le meurtre délibéré et systématique de millions d'êtres humains, simplement parce qu'ils étaient Juifs, meurtre qui s'accompagnait d'une tentative de faire disparaître les signifiants majeurs de leur culture (livres, nécropoles, etc.), au point de pouvoir leur consacrer un *musée*, montre à l'évidence que la mort visée derrière leur mort était précisément celle du pouvoir séparateur et médiateur du Symbolique, qui fait toute l'humanité des humains mais n'est jamais définitivement inscrit et suscite la haine sans merci : l'effort génocidaire dirigé contre les Juifs le visait parce que les premiers, et avec une constance qui ne s'est jamais démentie, ils en ont donné, en Occident, une expression exemplaire.

La Shoah, vue sous cet angle, n'est-elle donc pas une figure paradigmatique de la modernité, alors même qu'aujourd'hui prévaut le «meurtre d'âme», selon la belle expression du président Schreber - moins visible mais plus subtil et efficace, puisqu'il permet d'atteindre à cette limite de la servitude dont la pédagogie rousseauiste donnait déjà la terrifiante formule : « *Ne faire que ce que l'on veut mais ne [pouvoir] vouloir que ce que veut le Maître* » ? Ces ruses de la pulsion de mort ont déjà eu de terribles conséquences, alors que d'autres, aussi terribles bien que moins meurtrières, sont, pour une part, déjà actuelles et, pour une autre encore, en gésine. Est-ce là un retour à ce dont la Raison classique se croyait définitivement séparée, avec quoi elle avait cru totalement rompre et à l'éradication de quoi elle avait tant œuvré ?

La bonne détresse

L'exercice de la psychanalyse peut-il ignorer les formes que prend aujourd'hui la mise à mal de l'humanité ? Ne faut-il pas se résoudre à en reconnaître l'activité sous le masque indiscutable de Savoirs toujours plus asservis aux Pouvoirs qu'ils ouvrent, au point que «l'éthique» qui répond le mieux à cette situation pourrait s'énoncer : «plus tu sais, plus tu peux» et : «si tu peux, tu dois»? Et il me paraît indubitable que cet appel au principe de plaisir a pour envers obligé une érosion de la castration symbolique.

Si l'humanité est redevable de quelque chose à la psychanalyse, ce n'est pas tant d'offrir des issues aux misères psychiques - ce qui n'est déjà pas si mal, mais également de maintenir ouvert, en dépit de toutes les forces qui s'y

opposé, le chemin qui relie le «parlêtre» à sa singularité et, enfin, d'avoir su donner une fonction à l'angoisse qui accompagne toujours l'expérience du peu de consistance des «certitudes» du Moi. L'angoisse produite par la castration symbolique apparaît en effet comme le garde-fou le plus efficace contre la folie messianique : parce qu'elle révèle la démesure de tout ordre de pensée qui arbore des certitudes et en fait des hampes d'étendard ; parce qu'elle aide à dévoiler les potentialités meurtrières que recèle tout esprit de croisade ; et, enfin, parce qu'elle permet de faire entendre qu'il y a, certainement, plus de sagesse dans les hésitations de l'inquiétude que dans la mâle assurance qui a progressivement entraîné les pas de la Raison.

Cela, pour autant, n'évite pas l'émergence d'une dernière question : la consubstantialité de la modernité et de la pulsion de mort fait-elle de la psychanalyse un cri sans lendemain ? Ou bien est-elle le brin d'herbe qui annonce le printemps ? Ni l'inquiétude ni l'espoir ne confèrent au psychanalyste une mission rédemptrice, mais, si l'on tient un compte exact des graves menaces «d'arrondissement» que la modernité fait actuellement peser sur le «parlêtre», on devra convenir que, comme Freud, devant la montée et les premiers crimes des tenants du mythe de la Glace et du Feu, osa publier son *Moïse*, il lui revient de repérer dans les cures dont il a la responsabilité l'incidence des nouveaux visages de la pulsion de mort et, autant qu'il est en lui, d'aider ses patients à en déjouer les sortilèges, afin qu'ils puissent trouver et suivre, «bien qu'en errance», le chemin de la «bonne détresse» (Heidegger).

1. Ce séminaire a été publié par les soins de Jacques-Alain Miller sous le titre : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973.

2. Ce point a été remarquablement analysé par Thomas S. Kuhn : *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1986.

3. Par ce néologisme, Lacan désigne «l'être parlant en tant qu'effet de discours».

4. Cette graphie lacanienne souligne l'irréductibilité du Réel.